

LES APOLOGISTES DE STALINE

QUAND "REVOLUTION" REINVENTE L'ANTITROTSKYSME DE 1924

UN RETOUR AUX SOURCES DE LA FALSIFICATION

Le trotskysme est, paraît-il, une affaire du passé. Il a été réfuté maintes et maintes fois. Pourtant, dans un rejet aussi constant il y a comme l'aveu du contraire. Souslov a consacré plusieurs longues pages de son discours diffusé à des millions d'exemplaires en toutes langues à pourfendre la IV^e Internationale et à dénoncer dans les positions des communistes chinois l'influence diabolique de ces idées proclamées anéanties... depuis quarante ans.

Le trotskysme n'en va que mieux. Et c'est sans doute pourquoi *Révolution*, le « plus fort tirage des revues marxistes », se lance à son tour dans la guerre sainte. Un « stage de formation » (?) a « abordé et pratiquement résolu » des questions urgentes et de priorité majeure, donc, bien entendu... la nième et définitive réfutation du trotskysme jointe à une défense du grand Staline qui en a fort besoin. Un mystérieux M. V. signe le rapport.

La tâche n'était guère facile ; les jeunes militants communistes attirés par les « idées chinoises » dont les entrepreneurs de *Révolution* ont entrepris de faire négoce, sont peu enclins à chanter la louange de Staline. Les ultimes arguments antitrotskystes de ce dernier ne sont plus possibles. M. V. en est donc revenu au premier antitrotskysme, celui des années 1924-27, quand Staline écrivait encore « le camarade Trotsky » ; il l'a complété pour le reste avec ces arguments des stalinistes honteux que Staline, en son temps, rejetait à l'enfer de l'anticommunisme, ceux qui au lieu de simplement les nier justifiaient les déportations et les fusillades de communistes par le besoin « objectif » du socialisme. Ce recul sur des positions préparées à l'avance est un progrès. Mais il ne nous satisfait pas. L'antitrotskysme de 1924 était déjà basé sur la falsification, et la défense du stalinisme « avec réserves » est une méprisable justification du « fait du prince » qui n'a rien à voir avec le marxisme.

Examinons donc cette nouvelle somme. On nous excusera de ne répondre qu'à l'essentiel, la place nous étant plus mesurée qu'au « plus fort tirage... etc. ».

L'INVENTION DU « TROTSKYSME »

L'emprunt à 1924 concerne d'abord la légende de l'opposition entre Lénine et Trotsky sur la possibilité ou non de la construction du socialisme dans un seul pays. Le véritable inventeur de cette théorie, Staline, est aussi l'auteur de la légende. Pour l'établir, il opposa des membres de phrases des deux dirigeants de la révolution d'Octobre, prises à des écrits de dates différentes, et déformées par l'isolement d'avec leur contexte. Trotsky est taxé de défaitisme, en fonction de doutes exprimés quant à la survie de l'U.R.S.S. isolée au cours des premières années de la révolution. En fait, ces doutes étaient partagés par Lénine qui alla même beaucoup plus loin que n'importe quel autre dirigeant bolchevik dans l'expression de la crainte de la défaite en cas d'échec de l'extension de la révolution en Europe, et surtout en Allemagne. Mais, ensuite, quand après les défaites allemande et hongroise, l'obligation de l'abandon de la Pologne, il fut clair pour tous qu'il fallait, durant toute une période, se passer de l'appui de victoires européennes, et attendre une nouvelle montée révolutionnaire, alors Lénine insista sur la nécessité de tenir en organisant la production socialiste. La politique de Trotsky, puis de l'Opposition de gauche tout entière, avant et après la mort de Lénine, ne différa pas de cette ligne : il s'agissait pour eux de « consolidation économique de la dictature du prolétariat dans un seul pays jusqu'à la victoire future du prolétariat international ».

M. V. donne beaucoup de citations. Ses jeunes auditeurs auront été frappés de son érudition. Mais toutes ses citations de Lénine et de Trotsky

sont puisées... dans les œuvres de Staline. Aujourd'hui comme hier, elles reposent sur l'équivoque fournie par les divers sens du mot socialisme qui peut signifier tantôt « Etat ouvrier », tantôt époque de transition de la prise du pouvoir à la réalisation du socialisme proprement dit, tantôt ce dernier, c'est-à-dire le régime dans lequel tous les besoins des hommes sont satisfaits. Ces divers sens qui échappent à l'ambiguïté dans l'usage quotidien et du fait de leur contexte, sont toujours malhonnêtement confondus dans les citations de M. V. ... c'est-à-dire de Staline. Lénine disait « victoire du socialisme dans un seul pays », c'est-à-dire « prise du pouvoir dans un pays isolé », cela ne s'opposait pas à Trotsky, mais à des théoriciens de la nécessaire victoire simultanée dans plusieurs pays (et avancés). Bêtise ou cynisme, nos recopieurs de citations ne s'arrêtent même pas au fait que l'une d'entre elles contredit clairement la thèse stalinienne : Lénine s'y oppose au mot d'ordre des Etats-Unis du monde « parce qu'il se confond avec le socialisme » (c'est-à-dire, au sens absolu, celui précisément que Staline voulait réaliser dans un seul pays).

Staline pouvait se livrer impunément à ces falsifications grossières : ses écrits n'étaient que des accessoires à ses moyens de force. Aujourd'hui, les auditeurs de M. V. s'ils sont de jeunes communistes honnêtes, iront vérifier, et les documents comme les écrits de Trotsky leur dévoileront la supercherie.

DES SILENCES QUI EN DISENT LONG

L'apport propre de M. V. c'est d'affirmer que Trotsky voulait une révolution européenne immédiate. Il y a 40 ans, même Staline n'aurait pu proclamer une telle stupidité. En 1924, chacun savait que Trotsky n'avait jamais exigé la révolution, et que c'était précisément ses adversaires Zinoviev-Staline qui s'efforçaient de forcer des révolutions sur commande. Trotsky savait mieux que quiconque que la période était celle du reflux (voir *La III^e période d'erreurs de l'I.C.*) et la théorie de la révolution permanente s'axait plus qu'aucune autre sur la révolution dans d'autres pays que ceux d'Europe.

Précisément, en 1925, une nouvelle montée apparut... en Chine. Et l'opposition Trotsky-Staline se manifesta violemment à ce sujet et de manière très peu « abstraite » : pour (Staline) et contre (Trotsky) l'alliance des communistes avec le Kuomintang de Tchang Kai-shek ; pour (Trotsky) et contre (Staline) des soviets d'ouvriers et de paysans chinois. Staline allait commencer là sa série personnelle de « petites erreurs bien excusables » en menant la révolution chinoise à la plus terrible des défaites. Un monsieur qui vit du riz des Chinois devrait bien savoir cela, puisqu'un de ses pareils de l'époque, un certain Malraux, grand admirateur de Staline en son temps, lui aussi, avoua (voir *La Condition humaine*) que chacun savait qu'il y avait une autre ligne que celle de Staline, et juste, mais que personne n'osait en parler... parce que c'était la ligne de Trotsky.

M. V. tranche en disant que l'histoire a tranché. Ici la malhonnêteté n'est plus celle de Staline, c'est celle de M. V. lui-même. En 1924, Staline pouvait sembler avoir raison aux yeux des défaitistes au compte de la révolution mondiale. De 1925 à 1927, il n'avait plus raison qu'aux yeux des bureaucrates. Plus tard qu'avec l'aide du Guépéou.

M. V., dans son étude, parle peu de la III^e Internationale. Il en finit une fois pour toutes avec vingt années de lutte du prolétariat international à l'aide d'une petite formule : « Le reflux après 1924 n'était pas une invention de Staline ». Reflux en quelle zone du monde, et pendant combien de temps ? Pudique silence ! La désastreuse ligne ultra-gauchiste qui mène le prolétariat allemand à sa défaite historique de 1933, l'ignoble trahison de la révolution espagnole au nom du front populaire et de l'idylle avec les « démocraties » impérialistes ; l'avortement de la montée fran-

çaise au nom des mêmes principes, tout cela est enveloppé dans les « faux frais » (sic) du « compromis nécessaire » qui « a risqué de prendre figure en même temps d'opportunisme... et de sectarisme ». Comme le sang des autres est bon marché pour M. M.V.

Ne parlons pas du pacte germano-soviétique et de ses implications jusqu'à, et au-delà, la liquidation de la III^e Internationale elle-même, même pas mentionnée par le scrupuleux historien.

LA DEFENSE DU BASTION

Pourquoi M. V. truque-t-il le bilan véritable du stalinisme ? Parce qu'il faut minimiser le prix terrible que Staline a obligé le prolétariat international à payer pour la construction du socialisme dans un seul pays. Les travailleurs du monde entier n'étaient que les flanc-gardes sacrifiés à la « défense du bastion ». L'important était de « réaliser le socialisme, voire le communisme ». Cela était plus important que la prise du pouvoir dans d'autres pays.

Cela ne vous rappelle rien ? Relisez le dernier discours de Souslov ! M. V. défend pour hier les principes qu'il honnit chez Khrouchtchev aujourd'hui.

Ainsi donc, ce qui sauve Staline, c'est d'avoir fait de l'U.R.S.S. un grand pays socialiste. Et les trotskystes, « antistalinistes professionnels » (rappelons à M. M. V. « antitrotskyste professionnel » que les patrons n'ont pas encore répondu à notre demande : qui nous paye pour être antistalinien) sont, parat-il, placés devant une insoluble contradiction : Si Staline était un dictateur absolu et contre-révolutionnaire, comment se fait-il que l'U.R.S.S. soit devenue sous son règne un grand Etat socialiste ? Pauvre de nous ! Mais depuis quarante ans, toutes les espèces de réactionnaires soulignent cette contradiction, disant : « Pauvres idiots de trotskystes qui défendent l'U.R.S.S. alors que Staline les assassine ! »

Du point de vue de la logique formelle, M. M. V. et les réactionnaires ont raison : impossible de s'en sortir. Mais il se trouve que nos analyses utilisent une autre logique : la dialectique.

Pour nous, l'U.R.S.S. n'a jamais cessé d'être un Etat ouvrier (d'où notre défensisme à son égard) dont la dynamique sociale propre était supérieure à celle de l'excroissance parasitaire que constituait la bureaucratie, dont Staline n'était pas la manifestation unique et diabolique, mais seulement le sommet bonapartiste. Ce n'est pas nous, mais Staline qui croyait que les cadres décident de tout. Nous n'avons jamais cessé d'expliquer que la dictature de la bureaucratie ne déterminait pas absolument l'évolution de l'Etat ouvrier soviétique, mais l'inclinait selon ses besoins et jouait de ce fait à son égard le rôle d'un frein relatif, tendant à se transformer en frein absolu. La dynamique de la révolution conservée dans les structures « socialistes » de l'Etat ouvrier a été plus puissante que Staline et ses bureaucrates, preuve de l'affirmation de Trotsky : « Les lois de l'histoire sont plus puissantes que des appareils bureaucratiques. » (Programme de transition de la IV^e Internationale).

Les erreurs et crimes de Staline ont retardé le développement de l'U.R.S.S. Qui peut nier cela en étudiant de près l'histoire de l'Union soviétique, et des moments comme la collectivisation forcée qui ramena l'U.R.S.S. en 1935 à la disette ; la destruction des cadres de l'Armée rouge qui permit aux Allemands d'envahir l'U.R.S.S. jusqu'à Stalingrad, etc. Mais Staline, après chaque cours d'erreurs et de crimes, devait redresser, car son but n'était pas plus la destruction du système sur lequel il reposait que le parasite ne recherche celle du corps parasité. Staline défendait l'U.R.S.S. à sa manière — mauvaise — parce que sa vie, son pouvoir et ceux de la caste privilégiée dont il était le représentant suprême en dépendait. C'est pourquoi, par exemple, après son cours droitier d'appui sur les paysans riches de 1924, et quand ce cours commença à rendre des fruits amers,

dangereux pour l'Etat ouvrier lui-même, il tourna brusquement et reprit à son compte le programme de l'Opposition de gauche d'industrialisation (donc pas si abstrait, M. M. V.) combattu peu avant au nom de la sous-estimation de la paysannerie, mais l'appliqua caricaturalement, en faisant désormais un tel absolu que beaucoup d'« historiens » considèrent encore que c'était là l'essence de la politique stalinienne.

LA CATEGORIE HONTEUSE

Mais nous utilisons ici une notion dont les M. V. comme leurs frères ennemis russes ne veulent pas se servir : celle de bureaucratie.

Naïvement, M. V. pose la question : « Staline a-t-il servi les intérêts du prolétariat ou ceux de l'impérialisme ? » Staline servait ses intérêts, ceux de la bureaucratie sur laquelle il s'appuyait contre les revendications et les besoins des masses, contre le prolétariat d'U.R.S.S., de façon relative, et, de façon absolue contre celui des pays encore soumis au joug impérialiste. A ce titre il servait l'impérialisme. Il alla même jusqu'à le servir directement comme en Espagne ou dans le partage du monde de Yalta.

Mais du fait que la bureaucratie n'est pas une classe, c'est-à-dire une couche sociale historiquement nécessaire et d'origine économique, mais une caste parasitaire d'origine politique dont l'existence est dépendante de celle de l'Etat ouvrier, dans cette mesure elle ne pouvait aller jusqu'au bout de son action contre-révolutionnaire, du moins en ce qui concerne le prolétariat soviétique.

Si les très myopes pseudos-théoriciens à la M. V. avaient d'ailleurs un peu de suite dans les idées, ils se demanderaient comment le « grand Etat socialiste construit par Staline » peut se trouver, maintenant qu'il est au comble de sa puissance, selon eux à la merci d'une clique de « révisionnistes modernes » et menacé d'être transformé, toujours selon eux, en un pays capitaliste et... fasciste sur le modèle yougoslave. Le mépris « stalinien » de la théorie joue de drôles de tour aux apprentis sorciers.

L'ANTITROTSKYSME EST CONTRE-REVOLUTIONNAIRE

Ce nouvel antitrotskysme est beaucoup trop fait de pièces et de morceaux pour tenir debout longtemps. Pour le renforcer, M. V. y a encore ajouté un élément qui est commun à nos gigantesques adversaires l'affectation de mépris, derrière lequel ils dissimulent leur peur panique de notre force intellectuelle et morale : Les trotskystes n'ont pas réussi à conquérir les masses !

Depuis trente ans, il est vrai, le mouvement trotskyste est resté très minoritaire. Il était dur d'être trotskyste à contre-courant des reculs du mouvement ouvrier dont la direction stalinienne était l'artisan. A propos de la défaite de la révolution chinoise de 1927, Trotsky expliqua que ce qui était important n'était pas que cette défaite fit la démonstration que l'Opposition de Gauche avait eu raison, mais que le prolétariat chinois eût été battu ; la défaite chinoise était notre défaite. La défaite d'une révolution ne peut jamais être immédiate la victoire des idées de cette révolution. Cela vaut pour toutes les révolutions défaits où nous avons été au combat et parmi les premières victimes.

Mais aujourd'hui, les idées qui sont battues, du fait des victoires de la révolution et malgré leur immense support de forces matérielles, sont celles du stalinisme. M. M. V. n'y changera rien. Partout dans le monde, la montée révolutionnaire recommence secteur après secteur.

Si les trotskystes, de par la répression universelle conjointe de l'impérialisme et du stalinisme, les coupes sombres d'une lutte sans bases arrières de puissances d'Etat ou de bailleurs de fonds, les provocations et les trahisons, sont encore peu nombreux, ils sont toutefois partout présents là où il y a une lutte révolutionnaire. (suite page 3).